

Publié dans *Le langage*. Actes du XIIIe Congrès des Sociétés
de philosophie de langue française II, 83-107, 1966,
source qui doit être utilisée pour toute référence à ce travail

Troisième table ronde

LANGAGE ET STRUCTURE: LANGUES, LOGIQUE, INFORMATION

Dimanche 4 septembre 1966 — 10 heures
Aula de l'Université de Genève

Président : M. Joseph BOCHENSKI,
Professeur à l'Université de Fribourg
Introducteur : M. Joseph DOPP,
Professeur à l'Université de Louvain

LANGAGE ET STRUCTURE: LANGUES, LOGIQUE, INFORMATION

par M. Joseph Dopp

Si je vous dis avant de commencer que ce n'est qu'après de vives résistances que j'ai accepté de tenir le rôle d'introducteur, je ne vous apprendrai peut-être rien, surtout si je précise que mes résistances étaient justifiées dans mon esprit par le défaut total d'autorité que je m'attribue en matière soit de philosophie du langage soit aussi de méthodologie des sciences qui concernent le langage. Mais peut-être pourrai-je vous expliquer pourquoi, à la différence des introducteurs des autres tables rondes, je n'ai pas l'intention de vous exposer brièvement quelques-unes des opinions que je pourrais avoir sur les sujets difficiles qui devraient faire l'objet de nos travaux. Mon intention est tout simplement de vous signaler d'abord, de manière obscure et brouillée, quelques-unes de ce que j'appellerai les « zones de perplexité », les zones de problématique possible, et que le titre de cette table ronde aurait indiquées dans mon esprit comme recouvrant d'éventuels problèmes qui pourraient être abordés ici. Et puis, après avoir fait cela de manière fort peu prétentieuse, je crois qu'il vous sera agréable que je me borne à résumer à ma façon en quelques mots le contenu des onze communications que le comité de lecture a cru pouvoir rattacher à la présente table ronde.

Celle-ci a reçu un titre un peu a priori : « Langage et Structure : Langues, Logique et Information. » J'imagine qu'en déterminant ce titre, le comité voulait inviter les participants à choisir de préférence le sujet de leur communication parmi des complexes de problèmes dont l'étude lui paraissait particulièrement fructueuse, en relation avec le thème général qu'est le langage.

Si je regarde le premier et le dernier mot du titre : « langage » et « information » et si je les mets en rapport, dans mon esprit, cela évoque d'abord cette idée-ci : le langage n'a pas pour unique objectif de permettre la transmission d'informations, quel que soit d'ailleurs le sens que l'on voudra donner à ce mot multi-dimensionnel : information. Nous savons tous que le langage ne sert pas seulement à communiquer des informations, mais sert à *former* des informations, c'est-à-dire

d'abord, à permettre à l'homme lui-même de se *faire* une information, de se *faire* même une pensée. Et peut-être l'étude des diverses grandes missions, des divers grands objectifs que l'homme cherche à atteindre en employant le langage peut faire l'objet de travaux intéressants ; je me rends compte qu'un certain nombre de ces problèmes ont déjà été, sinon étudiés de front, du moins frôlés, surtout dans la première section.

Mais si nous limitons nos travaux à cette mission, qui est tout de même fondamentale dans le langage, de « communiquer l'information », peut-être devrions-nous chercher à débrouiller un peu les diverses natures, les divers niveaux d'information, qu'il peut être intéressant d'avoir à communiquer. Il me paraît qu'une des communications que nous aurons à rappeler dans un instant, celle de M. Gochet, se rapporte assez bien à ce thème ; il s'agit de la distinction proposée par Austin entre les phrases appelées « constatatives » et les phrases « performatives ». On aurait pu peut-être traiter d'autres divisions : l'information d'une constatation, l'information d'un acte qu'on accomplit en employant le langage, etc.

Mais il semble que l'accent, dans le titre, a été intentionnellement mis sur « langage » et « structure ». A ce propos, je songerais quant à moi à des travaux qui concernent la méthodologie de *ces* sciences et de *ces* recherches qui prennent pour objet le langage, et de préférence les langues dites naturelles ou vernaculaires. Or, je constate que malheureusement assez peu de communications ont traité leur thème dans cette perspective. J'aurais rêvé qu'on étudiât l'opposition, à mon avis extrêmement profonde, qui se manifeste aujourd'hui entre, d'une part, les recherches conduites par les tenants de la « new analysis », que l'on rattache assez sommairement à l'école d'Oxford, et, d'autre part, les recherches que mènent actuellement les linguistes de la tendance dite structuraliste. On peut évidemment déceler beaucoup de suggestions tendant vers une structuralisation dans les travaux du premier groupe, et en particulier on en trouve dans les écrits de Wittgenstein, auquel ces travaux se rattachent. Mais ce qui oppose assez radicalement les méthodes adoptées et pratiquées par les praticiens de l'analyse d'Oxford, des méthodes pratiquées par les linguistes structuralistes, c'est que les travaux d'Oxford tiennent compte de manière essentielle, au plan même des instruments de méthode utilisés, de ce que Morris aurait appelé la dimension pragmatique du langage, c'est-à-dire de ce qui dans le langage ne peut s'expliquer qu'en tenant compte de la personnalité et des intentions du locuteur et de sa relation avec l'interlocuteur. Tandis que les structuralistes refusent absolument d'intégrer, au niveau de la méthode, des considérations qui relèveraient ainsi de la dimension pragmatique. Les Oxfordiens présentent bien des ébauches de structures pour le langage, mais ces structures ne sont évidemment pas formalisées, tandis que les structuralistes tendent à une formalisation assez poussée de leurs structures.

Il me paraît que c'est surtout à la méthodologie des sciences qui s'occupent du langage que les philosophes, dans cette section, auraient eu avantage à s'intéresser : car c'est tout de même un problème qui doit intéresser les philosophes que d'examiner le type de méthode que les praticiens de la science empirique trouvent fécond et utile.

Nous avons entendu des philosophes suspecter les linguistes professionnels d'oublier que l'objet qu'ils étudient, à savoir le langage, est un objet, non seulement des plus complexe, mais encore dont le mode d'existence même est des plus complexe, c'est-à-dire un objet éminemment humain et même culturel. Je crois que là les philosophes calomnient les linguistes. Chaque fois que je lis un linguiste de valeur, je suis toujours frappé par la netteté du sentiment avec laquelle ce chercheur se rend compte que l'objet de son étude est quelque chose de pleinement humain, d'extrêmement complexe, et, qu'il n'a jamais, en dépit de certaines déclarations de vulgarisateurs, la prétention d'épuiser totalement la nature de cet objet de recherche par la méthode particulière, plus ou moins rigoureuse, avec laquelle il se propose de l'aborder. Il se dit simplement : Je voudrais apprendre de cet objet compliqué ce que je puis apprendre à connaître de la manière la plus objective qu'il m'est possible d'imaginer, et pour cela je vais me limiter à tel et tel type de méthode, dont la nature devrait être discutée.

Si je songe à l'opposition, ou plutôt au rapprochement marqué dans le titre de notre section, entre « langage » et « logique », je vous dirai que c'est cette partie dont j'avais prévu qu'elle serait traitée avec le moins de précision.

Vous savez que le mot logique évoque aujourd'hui les travaux de la logique mathématique ou plutôt de la logique mathématisée et que le domaine d'application privilégié de cette logique-là est encore actuellement le discours mathématique lui-même, mais que l'on commence tout de même d'appliquer ces mêmes logiques à d'autres discours d'information et à des discours vernaculaires. Or, on sait l'association étroite qui s'est créée de nos jours entre l'idée de logique d'une part, l'idée de grammaire d'autre part, la logique étant quelque chose comme une sorte d'étude d'une grammaire du langage, et vous connaissez l'association qui s'est opérée entre l'idée de grammaire et l'idée de syntaxe, elle-même si proche de l'idée de structure.

Je me serais attendu à ce qu'un certain nombre de participants eussent envisagé l'un ou l'autre problème relatif à la fameuse distinction entre syntaxe d'une part, et sémantique d'autre part ; ou à la distinction entre le groupe des deux premiers aspects, syntaxe et sémantique d'une part, et pragmatique, d'autre part.

On sait que ces célèbres divisions de la science des signes sont loin d'être aujourd'hui aussi unanimement acceptées que naguère, et on connaît les controverses passionnées et passionnantes qui opposent les diverses écoles de linguistes et de grammairiens sur ces questions de

méthode. On sait comment les grammaires classiques ont été critiquées pour avoir adopté des principes de classification et d'organisation fortement hétérogènes, souvent empruntés à ce qu'on appelait alors la logique, laquelle croyait devoir chercher ses fondements dans des doctrines philosophiques, doctrines bien entendu destinées à faire l'objet de controverses éternelles. Soit dit en passant, on reprochait concurremment et inversement aux logiciens classiques d'emprunter des classifications et des notions aux particularités des langues (latin et grec, par exemple), dans lesquelles ils s'exprimaient.

Vous savez tous la violente réaction qui a été menée au cours du XIX^e siècle contre ces méthodes en linguistique par les linguistes de tendance psychologisante (Humboldt, Steinthal, Sapir...). Aujourd'hui, on assiste à une autre violente réaction, antipsychologiste, sous le drapeau du structuralisme (Hjelmslev, Bloomfield, Chomsky). Les structuralistes insistent tous sur l'idée que les catégories fondamentales et les lois des systèmes que sont les langues doivent pouvoir être déterminées sans jamais recourir à rien qui rappelle la signification ou le « meaning », ou la fonction sémantique des éléments que le système doit constituer en une structure. Une évolution semble s'être marquée : pour les premiers structuralistes les éléments du système étaient caractérisés, semble-t-il, par des propriétés phonétiques, mais pour les plus récents, ces éléments même du système doivent être conçus de manière plus abstraite ou plus théorique, moyennant l'élaboration parallèle ou subséquente, d'autres systèmes de relation, qui font correspondre aux éléments de la structure formelle, d'une part des entités phonétiques ou phoniques, d'autre part, des significations. Je pense que ces débats passionnants sur la nature précise des travaux des sciences empiriques qui s'occupent des langues naturelles auraient dû préoccuper les philosophes et leur auraient donné de très importantes leçons.

Tandis que les grammairiens et les linguistes avaient autrefois marqué un grand dédain pour les travaux des philosophes, il semble que les difficultés qu'ils rencontrent dans l'étude extrêmement consciente et rigoureuse qu'ils font de leur propre méthode les portent maintenant au contraire à souhaiter dialoguer avec les philosophes. J'aurais imaginé que ce serait ici le lieu où de pareilles conversations pourraient fructueusement s'engager. J'ai été plutôt déçu de constater que bien peu des communications que nous aurons à examiner dans cette table ronde semblent se rattacher de façon quelque peu directe à l'un ou l'autre des thèmes possibles que je viens d'évoquer. Si cette constatation devait être interprétée comme une sorte de reproche de ma part aux participants du congrès, ce reproche s'adresserait moins à ceux qui nous ont effectivement envoyé une communication qu'à l'ensemble de ceux qui ne nous en ont pas fait parvenir, et je me range moi-même dans cet ensemble.

Il existe à l'usage de l'introducteur d'une table ronde une maxime de prudence élémentaire : ce serait de ne jamais faire état de travaux auxquels les communications qu'il doit introduire ne se seraient pas elles-mêmes référées. Je me sens cependant fortement tenté de ne pas m'en tenir à cette maxime et de me permettre de vous signaler que parmi les travaux récents de langue française, qui ont touché à certains des problèmes que je viens d'évoquer, il existe deux études qui me paraissent spécialement importantes, parues toutes deux en 1965 dans un numéro de la *Revue internationale de Philosophie* consacré à la notion de structure. Une de ces études est l'œuvre d'un participant à notre congrès, M. Mouloud, de Lille ; elle est intitulée « La Logique des Structures et l'Épistémologie ». Ceci me paraissait précisément l'un des sujets centraux qui auraient dû faire l'objet de nos réflexions. Cet article (qui ne nous est pas présenté à ce congrès) a pour objet le rôle méthodologique et la signification épistémologique de l'usage des structures en particulier dans les sciences ayant un objet humain. L'autre étude est d'un philosophe français, M. Gilles Granger, d'Aix, intitulée « Objet, Structure et Signification ». Il s'agit d'une puissante synthèse, très personnelle et de portée réellement philosophique, s'appuyant sur une connaissance très avertie de la littérature scientifique actuelle.

Les perspectives présentées dans ces deux travaux sont évidemment loin de coïncider, mais leurs deux auteurs me semblent d'accord pour souligner une thèse fondamentale, à savoir que tout travail d'objectivation de la pensée tend essentiellement et *doit* tendre à l'instauration de structures (structures au sens le plus strict du mot, celui qu'il reçoit en mathématiques). Voilà une thèse extrêmement importante au point de vue philosophique dont il aurait été, je crois, utile de discuter la portée et les conséquences. Je ne prendrai pas la peine de vous rappeler ici quelle est la notion mathématique rigoureuse de structure : grossièrement, c'est un ensemble d'éléments qui ne sont pas caractérisés de façon intrinsèque mais qui ne sont caractérisés que par les relations qui les relient les uns aux autres. Voilà ce que tout le monde dit. Cependant, ce qu'on oublie de dire, c'est que les relations elles-mêmes doivent être caractérisées d'une manière aussi objective et aussi rigoureuse que possible, et que tout dépend alors de la structure du langage dans laquelle sont décrites ou définies ces relations. C'est une chose que beaucoup de philosophes oublient.

Voilà quelques réflexions très générales que je me suis risqué tout de même à vous présenter avant d'aborder le résumé des communications que nous aurons à mettre en discussion.

* * *

La communication de M. GALIMBERTI présente quelques aspects d'un vaste système philosophique dont les justifications ne sont pas ébauchées ici. Elle souligne le fait que le langage humain est caractérisé par un arbitraire de principe, sans cependant qu'un homme ni un groupe d'hommes ait jamais pris la décision de lever cet arbitraire. Le langage est « une ruse de l'esprit ». Mais tout homme est contraint de se soumettre à cette ruse de l'esprit, esprit dont la réalité (si on peut lui appliquer ce mot) n'est attestée précisément que par le caractère radicalement arbitraire du langage. Cet arbitraire atteste à la fois l'impersonnalité du langage et de l'esprit. C'est le même caractère d'arbitraire du signe linguistique qui atteste la distinction entre le monde des choses « réelles » (les *significata*) et celui du langage (les *significationes*).

Le monde des *significationes* ou de l'esprit a une sorte d'unité a priori, mais cette unité est purement formelle. Le principe a priori de cette unité est donc impersonnel ; il fonde la société, d'une part, la logique, d'autre part. La société n'est possible que parce que le langage privé de chaque homme est le même que son langage public. La logique est fondée sur le caractère purement formel de l'esprit, unité qui s'étend à tout, y compris le faux et l'impossible. Mais cette unité formelle est liée dialectiquement à la nécessité de se réaliser dans des esprits personnels et multiples.

L'analyse des discours logiques montre la nature dialectique de cette tension entre l'unité et la multiplicité. La loi de non-contradiction n'est donc qu'une règle nécessaire pour que le discours humain corresponde à une réalité ou devienne lui-même réalité.

La manière dont l'esprit impersonnel se concrétise dans la multiplicité des humains est de soumettre la connaissance humaine à la condition de naître à l'intervention d'organes sensoriels. C'est la spécificité des organes sensoriels qui fonde la distinction des genres logiques et les rapports de coordination entre genres et espèces. L'auteur termine par quelques thèses concernant la relation dialectique entre l'aspect « générique » et l'aspect « spécifique » de toute signification intelligible.

Ce médiocre résumé ne saurait que faire entrevoir la portée des réflexions proposées par l'auteur. De toute façon, il nous semble qu'une discussion de thèses expressément données comme liées aussi étroitement entre elles ne pourra pas être abordée avec fruit dans les échanges de vues de notre table ronde.

* * *

Selon M. MOULOU, la tradition rationaliste voit dans le langage un système de signes oraux ou écrits, que les linguistes modernes cherchent à soumettre à une syntaxe et à une sémantique exactes.

De leur côté, la psychologie et la phénoménologie trouvent la base structurale d'une signification dans toute conduite possédant une finalité

interne et capable de manifester cette unité organisatrice. Cette notion de « signification d'un comportement » déborde alors la signification linguistique.

Il doit cependant y avoir des communications entre ces deux notions. Les structures achevées du langage doivent prolonger des structures significatives comportementales plus basales, proches des autres conduites expressives.

La logique moderne a montré que l'essentiel d'un langage, comme instrument de la connaissance, est l'aspect structuré de sa syntaxe. Cette syntaxe est le couronnement d'une suite de transformations qui commencent au niveau de l'intuition et de l'action, rendant opérables pour la pensée les contenus de l'expérience. Ainsi, à partir de l'évidence des extensions qualitatives, des opérations actives d'inclusion, d'exclusion et de mise en correspondance, la syntaxe formalise explicitement les lois de ces opérations en une théorie des ensembles.

Par ailleurs, le langage suppose un codage et une transmission de messages, qu'étudie la cybernétique généralisée, laquelle fixe les conditions optimales pour le déchiffrement d'un message.

Le langage intellectuel couronne les fonctions de structuration et de communication, mais c'est à partir d'un matériel d'intuitions de formes sensibles, dont l'existence le précède et le soutient. Il prend origine dans une activité préverbale qui introduit l'ordre dans le monde de l'expérience.

Dans sa fonction expressive, le langage s'appuie surtout sur des propriétés dynamiques (non syntaxiques). Ici le langage s'apparente à l'activité artistique. Celle-ci à son tour présuppose une sorte de « quasi-équivalence » des signes et des formes pures dans leurs fonctions d'expressivité. Il doit exister certaines correspondances entre les structures morphologiques des signes et les formes expressives, expliquant des correspondances entre les expressions littéraires et les expressions plastiques d'une même culture. Sous les significations expresses que les œuvres linguistiques et les autres œuvres d'art veulent signifier, il doit y avoir des liaisons implicites de significations qui les rattachent aux attitudes caractéristiques de la culture.

Ainsi une langue trahit une ontologie sous-jacente, une manière de structurer le monde de l'expérience, elle témoigne d'une certaine manière d'unifier le monde. Il existe pour chaque culture une certaine correspondance entre les divers traits structuraux de la langue et les institutions sociales (comme la parenté, le mariage, etc.). Le langage est une expression indirecte des formes de représentation et d'organisation de l'ensemble des rapports humains. Evidemment, la langue influence à son tour cette représentation et cette organisation.

Le problème du langage renvoie donc au problème du Logos et de l'existence. Les altérations du langage correspondent à des altérations

des rapports humains. Le philosophe déchiffre, dans l'étude du langage, l'initiative de la société ou de l'humanité pour atteindre, à partir de la pluralité des situations et des perspectives, à une unité des hommes.

* * *

Selon M. de RADKOWSKI, une culture est un système relationnel que l'on doit assimiler à un langage et, de plus, c'est parce que la culture est un langage que les hommes peuvent élaborer les autres langages, et en particulier le langage articulé.

Toute culture est une structure relationnelle organisée selon deux « dimensions » : la dimension horizontale, qui relie entre eux les humains et les constitue en groupes sociaux, et la dimension verticale, qui relie un groupe humain à des « modèles culturels », qu'un acte valorisant de l'homme charge de valeur, et dont il induit des « règles d'action » ou des « normes » opératives.

Ces « modèles » et ces « normes » doivent nécessairement être communs à un groupe social. Il n'y a pas de culture strictement privée. Le sujet valorisant des modèles culturels est toujours un ensemble d'hommes individuels mais constitués en un groupe.

A la culture on peut appliquer aussi la distinction entre « langage » et « parole ». La langue culturelle (ou le code) est l'ensemble des modèles culturels et des règles d'action sanctionnés par le groupe ; la parole est constituée par les conduites individuelles qui s'efforcent de s'adapter à ces normes et mènent à des réalisations exemplatives de ces modèles.

C'est parce que les modèles culturels et les normes culturelles sont essentiellement sociales que les conduites des membres du groupe sont immédiatement intelligibles et chargées de significations pour tous les membres du groupe. L'intersubjectivité des significations des autres expressions linguistiques, et entre autres des unités linguistiques du langage articulé, suppose cette intersubjectivité des modèles et des normes culturels.

Le langage qu'est une culture est donc la matrice génératrice de tous les autres langages. C'est la culture qui définit les contenus des éléments dont le langage articulé doit élaborer les moyens d'expression. C'est elle aussi qui détermine les situations où les autres langages doivent être mis en exercice pour établir les échanges communicatifs.

La distinction des « entités » dont aura à parler le langage articulé se fait d'abord au niveau de la culture (choses, états, notions, processus, valeurs, etc.). La langue articulée est donc à un double titre un produit de ce langage fondamental qu'est la culture.

J'aimerais savoir si cette communication propose, pour l'étude des langues, une attitude qui serait, en somme, l'inverse de celle à laquelle tendent la plupart des linguistes d'aujourd'hui. C'est au système des

« modèles » culturels, valorisés dans un groupe social donné, qu'il faudrait se référer pour éclaircir la structure de la langue parlée par ce groupe. Les linguistes feront sans doute remarquer qu'on ne peut guère espérer déterminer, par des méthodes positives, cette structure des modèles culturels. Ils entretiennent en revanche l'espoir de déterminer par des méthodes rigoureuses la structure des langues, sans devoir, simultanément, surtout préalablement, connaître celle des cultures.

* * *

M. MATSCHINSKI emploie le mot « langage » pour désigner toute structure qui régirait des éléments dont on a une connaissance distinctive ; il emploie le mot « langue » pour désigner un système d'expressions linguistiques exprimant le « langage ».

Dans une « théorie du langage », on souligne que « prendre connaissance » suppose une « identification » (accompagnée d'un « discernement d'avec tout autre). Les manières de « prendre connaissance » d'un élément du langage ne peuvent donc pas être simplement un de nos « sens » (ou organe de perception sensorielle), puisque les sens ne livrent pas le moyen d'identifier (ou de discerner) comme étant tel élément et non tel autre. Bien entendu, cette « identification-discernement » n'est pas liée à l'existence d'un mot capable de désigner cet élément. Ceci relèverait d'une théorie de la langue et non d'une théorie du langage.

Les langages se différencient les uns des autres par la « structure », mettant leurs « éléments » en relation. La connaissance d'un élément peut se faire par « définition », par « simple indication », par « description allusive » et par « intuition intérieure ». La définition se fait toujours à partir d'éléments antérieurement connus. On peut la représenter par un graphe orienté. Une structure de langage ou bien contiendra des « cercles vicieux », ou bien des éléments non définis.

La simple indication (indexale) est un moyen essentiel pour l'enseignement des langages et des langues, mais elle ne peut en rien modifier la structure même du langage. De plus, elle n'apporte aucune garantie de communication.

La description par allusion est un moyen beaucoup plus employé pour la communication, mais, si on fait abstraction des aspects réellement structuraux (ou définitionnels), elle ne donne pas meilleure garantie que ne fait la simple indication.

La simple expérience interne (intuition), si on la débarrasse semblablement de ses éléments structuraux, ne garantit aucunement la communication, et elle ne modifie en rien la structure du langage.

Donc le seul moyen de prendre connaissance d'un langage est d'établir la structure de ses définitions.

Toute définition d'un élément nouveau suppose au moins deux éléments distincts antérieurs. Le problème général de la construction des définitions est de déterminer l'ensemble des structures possibles employant un nombre donné d'éléments non définis, et d'en étudier les propriétés globales de structure.

Voici quelques théorèmes : Avec quatre éléments, il n'y a qu'un seul langage possible, si on fait abstraction du sens des flèches définissantes ; il y en a quatre, si on tient compte de ce sens ; mais aucun langage possible, si on applique strictement la règle interdisant les cercles vicieux. Une structure « parfaite » correspondrait à un nombre de liaisons double de celui des éléments définis.

Si je comprends bien l'idée de l'auteur, le lien qui lie un élément à celui qu'il contribue à définir est toujours le même. Il n'y aurait donc qu'une seule opération capable de construire un élément à partir d'autres, toutefois cette opération peut être unaire, binaire, ternaire, et de tout degré fini.

Ce serait là un trait de la théorie qui risque de restreindre gravement les possibilités de construction de « langages ». Il est clair que l'opération de composition aura ici d'autres propriétés algébriques que celle de l'intersection de classes, à laquelle seule l'auteur fait allusion dans les rares exemples qu'il cite. L'important serait d'en connaître les propriétés formelles.

* * *

Selon M. RIVERSO, un mot peut « signifier » de deux manières fondamentalement différentes : il peut « désigner » son sens (comme un objet extérieur au mot et mis en relation biunivoque avec lui) ou il peut « présenter » son sens (lequel n'est alors pas séparable de l'usage qu'on peut faire du mot lui-même).

La signification par désignation est le fait normal des noms propres.

Dans la signification par présentation de sens, le sens est une attitude du sujet qui parle et qui révèle cette attitude par sa parole. Le mot « ceci » désigne bien un objet, mais ce n'est ni un nom propre, ni un mot commun ; il ne se borne pas à désigner, il « présente » aussi le sujet qui parle, dans une attitude particulière à l'égard de l'objet dont il parle. La fonction de désignation ici est liée à une fonction de présentation par le sujet désignant. C'est donc un cas de synthèse des deux façons de signifier.

Ainsi, il y a quatre fonctions sémantiques :

- 1° la désignation pure par référence biunivoque ;
- 2° la présentation pure d'une attitude du sujet parlant ;
- 3° la synthèse des deux dans les termes « indexaux » (ego-centric particuliers de Russell) ;

4^o désignation liée secondairement à une présentation d'attitude, dans les formes verbales autres que l'infinitif. (Connotation temporelle, en relation avec le moment où se fait la communication.)

Un langage rigoureusement scientifique doit être limité aux fonctions de simple désignation, sans présentation d'attitudes.

Mais les mots en fonction de présentation d'attitudes ont cependant un sens. Ce sens intervient de manière prépondérante dans le langage poétique, mais il doit nécessairement être appuyé sur des éléments de désignation. Dans certains arts (danse, musique, peinture, sculpture, architecture), la fonction sémantique est presque exclusivement la présentation d'attitudes.

On pourrait demander quel statut sémantique ont les mots indéfinis comme « un homme » (que je m'abstiens de déterminer autrement).

* * *

M. RUYER souligne que, par opposition à la vraie lecture humaine, le travail d'un « lecteur » mécanique consiste en un balayage du message, point par point, analogue à une transcription linéarisée, où chaque détail est reproduit indépendamment des autres. Au contraire, une vraie « lecture » suppose un « domaine » de lecture où les détails de l'information coexistent en une surface survolée, et ne défilent pas isolément dans un alignement linéaire. Il y a nécessairement, à un moment de la lecture, conscience globale d'un ensemble de signaux. Il existe sans doute des lecteurs mécaniques qui opèrent par « intégration » d'un certain nombre de détails ponctuels, mais ceci n'aboutit qu'à substituer à des informations ponctuelles des informations plus complexes, mais non moins stéréotypées, dont le catalogue doit être préalablement stocké de manière définitive.

La lecture véritable doit pouvoir échapper, dans certaines limites, au principe de Carnot : elle suppose évidemment un certain ordre dans le texte, mais elle peut améliorer dans une certaine mesure un ordre imparfait. Sans doute le supplément d'ordre ainsi proposé est pour une part arbitraire et conjectural. Mais la lecture véritable, allant en fait au-delà de la perception, tente de trouver un ordre objectif.

En fait, toute réalité organique n'est pas simplement « observable », elle se donne comme « lisible », et cela sans intervention de métaphysique ou de téléologie explicite. Evidemment cette « lecture » des organismes, et a fortiori une lecture analogue du cosmos, peut n'être qu'une illusion. Mais on tend de plus en plus à reconnaître que les organismes constituent bien des sortes de sur-réalités, qu'il est légitime de tenter de « lire ».

Le langage humain également a quelque chose d'organique, en dépit du caractère arbitraire de ses conventions ; il participe de la nature

organique du cerveau et de la conscience humaine. Il suppose donc un véritable « domaine », un « système » total où les éléments de signification ne sont pas simplement juxtaposés, mais sont en rapport quasi-organique les uns avec les autres.

Je gage que les cybernéticiens auront bien des observations à faire sur l'opposition si tranchée mise ici entre la perception et la lecture.

* * *

M. GIVORD présente quelques réflexions sur les difficultés du travail de traduction d'un texte étranger, plus précisément dans le cas d'un texte philosophique. Difficultés de s'assurer qu'on a saisi correctement, et si possible avec une certaine pénétration d'intelligence, la pensée que veut exprimer le texte original. Difficultés ensuite d'exprimer aussi fidèlement que possible la même pensée dans une autre langue, où les significations sont reliées entre elles de manière généralement fort différente, et dont les vertus évocatrices ou émotives sont aussi toutes différentes.

Il est clair que le résultat qu'on peut espérer n'est jamais parfait, mais que l'importance des services que la traduction peut rendre justifie les efforts et les travaux qu'on y consacre.

L'auteur amorce pour finir le problème essentiel du conditionnement de la pensée par le langage lui-même (ou mieux par les diverses langues particulières). Mais il espère que l'humanité ne sera pas définitivement condamnée à l'imperméabilité des pensées, des cultures et des langues.

Cette communication envisage sans doute le cas où le texte à traduire exprime bien une pensée arrivée à un degré satisfaisant de « maturation » (dont la nature varie évidemment d'après le genre littéraire). Un problème peut-être aussi troublant serait celui de savoir comment un auteur (qui doit à quelque moment prendre vis-à-vis de sa propre pensée la place d'un « auditeur ») peut s'assurer que sa pensée est suffisamment mûre. Les « auteurs » seraient-ils moins sujets que leurs traducteurs à se faire des illusions sur la qualité de leurs « pensées »? Ceci pourrait accroître considérablement les perplexités que l'on rencontre dans un travail de traduction.

* * *

M. CÔTÉ réfléchit sur le rôle de l'analyse linguistique dans l'élaboration de la logique, cette dernière étant conçue (à la manière des scolastiques) comme une « science » de l'« art » par lequel la « raison » élabore son « savoir », et donc, comme ce que nous appellerions aujourd'hui la science de la méthodologie commune à tout savoir.

La logique suppose donc une réflexion de la raison sur son mode d'opérer dans l'élaboration du savoir.

Dans son activité pratique, la raison humaine procéderait par « composition » d'un modèle idéal, auquel l'homme cherche à conformer le produit de cette activité. Dans son activité investigatrice (donc dans l'élaboration de son savoir), la raison procéderait plutôt par « analyse », cherchant à décomposer le donné en ses éléments ou principes.

Dans l'élaboration de la logique, la raison semble devoir procéder de l'une et de l'autre manière : d'abord analyser les procédés qu'elle applique « naturellement », puis formuler des règles pour la « composition » de ces processus simples afin d'obtenir des processus plus complexes et plus efficaces.

A chaque stade de sa recherche, le logicien doit faire choix d'un arsenal de vocables. Il convient que le choix des noms soit guidé par les procédés qui ont conduit l'homme à la connaissance de l'objet, plutôt que par les propriétés qu'il est amené à attribuer à l'objet lui-même. La règle fondamentale de la terminologie serait donc que le nom choisi pour désigner une entité reflète, le mieux possible, les démarches successives qui nous ont permis d'accéder à la connaissance de cette entité.

L'auteur conclut, semble-t-il, en recommandant de tenir grand compte de la filiation des noms par étymologie.

On pourrait tout aussi bien conclure à l'obligation d'élaborer une nomenclature plus systématique, qui rectifierait les sinuosités plutôt capricieuses de l'étymologie historique du langage familier (et aussi du langage philosophique traditionnel).

L'auteur semble viser ici le langage propre au logicien, donnant des noms à ce que les scolastiques ont appelé les « êtres de seconde intention » (intelligence, concept, prédicat, négation, genre, espèce, accident, etc.).

Le problème qui préoccupe de leur côté les analystes contemporains semble être avant tout celui des moyens d'« isoler » et d'« analyser » les diverses sortes d'« actes » élémentaires que la « raison » combine dans l'élaboration de ses « pensées » les plus spontanées et les plus naturelles. Comment supposer que l'étymologie puisse fournir quelque lumière sur pareille question ?

* * *

M. GAUVIN part du fait que le discours d'une philosophie systématique est un message centré sur lui-même, puisqu'il cherche à signifier un système de toutes les « connaissances », et donc qu'il doit y englober tant l'émetteur que le destinataire du message. Ce discours doit donc contester, par principe, la fonction référentielle que la langue naturelle attribue à ses unités lexicales. Qu'il soit directement ou indirectement

ontologique, il doit subordonner toute référence particulière de ses sous-unités à sa référence totale propre.

Or, une propriété intrinsèque de tout message centré sur lui-même c'est l'ambiguïté. Comment le philosophe systématique peut-il chercher à lever cette ambiguïté inéluctable ?

Il le fait en divisant son discours en chapitres, paragraphes, sous-paragraphes, phrases, etc., qui déterminent des contextes hiérarchisés. La succession nécessaire de la lecture instaure alors des unités discrètes, que le discours a pour rôle de mettre en relation, et dont l'interprétation doit être reprise et corrigée selon des regroupements ultérieurs, dont seul l'ensemble du discours, resynthétisé par la mémoire à la suite de lectures successives et répétées, livre le principe final. Bien entendu, cette clé finale n'est jamais définitivement et exhaustivement élucidée.

Une fois que le système est constitué, la détermination des significations des unités linguistiques, arrêtées au préalable pour le discours familier, se révèle fortement entachée d'indéterminations ; c'est là un des résultats du discours de philosophie systématique, lequel cherche à lever ces indéterminations pour fixer radicalement et absolument les significations en relation avec la totalité du système.

Les valeurs sémantiques d'un système philosophique ne peuvent donc jamais être formulées adéquatement dans une langue naturelle.

* * *

Selon M. GOCHET, l'espoir qui anime le travail des philosophes de l'école analytique est, non seulement de clarifier les données des problèmes philosophiques, mais aussi de « dissoudre » certains d'entre eux.

Ryle a utilisé la notion de « méprise sur les catégories » (category mistake), les catégories devant correspondre, en gros, à la distinction des types logiques. Malheureusement, cette distinction n'est pas applicable aux langues familières, si du moins on adopte comme critère de distinction qu'une substitution puisse conduire à un non-sens. Dans ce cas, le nombre des catégories devrait être beaucoup trop élevé.

Il y a donc lieu de distinguer des non-sens sémantiques et des non-sens syntaxiques, ces derniers n'offrant guère d'intérêt pour le philosophe.

Mais comment préciser la notion de non-sens sémantique ?

Pour Hillman, deux expressions appartiennent à des catégories sémantiques différentes s'il existe au moins un contexte où l'emploi d'une d'elles, mais non de l'autre, produit une séquence sans statut grammatical. Or, les constructions grammaticales sont assez convenablement classées par la grammaire transformationnelle en régulières et non régulières. La distinction sémantique résulterait donc en général d'une distinction syntaxique. Mais ce n'est pas toujours le cas.

Harrison propose de caractériser le non-sens sémantique par un conflit de règles pragmatiques. Les règles d'usage de certains mots se rapportent à des règles opératoires, qui régissent des opérations relatives à des choses de nature déterminée. Et l'efficacité de ces opérations « pré suppose » certaines conditions physiques préalables (physical preconditions), dont l'absence rend le mot inutilisable dans certains contextes.

Le non-sens sémantique se fonderait ainsi sur un état de fait objectif ; il ne se ramènerait plus à une simple inconcevabilité subjective.

Les « préconditions physiques » ne peuvent pas être des conditions causales ; elles sont relatives à des « actes » de l'esprit, qui ne sont pas des « actions » transformant la réalité, mais bien des « actes de conception ».

Pap a tenté de préciser la notion de « précondition » (ou présupposition). Le non-sens sémantique « pré suppose » un énoncé qui est le contradictoire d'un énoncé nécessaire. Le non-sens sémantique se ramènerait ainsi à une contradiction implicite avec un énoncé nécessaire (à propos duquel on peut, sans doute, discuter s'il doit être qualifié d'« analytique », de « synthétique a priori », ou simplement de « synthétique a posteriori », mais alors d'un rang assez primitif). Ainsi la négation d'un non-sens sémantique est encore un non-sens sémantique.

Ceci, remarque M. Gochet, ne résout pas encore complètement le problème des catégories sémantiques. De plus, ceci ne touche encore qu'au problème du « non-sens », non au problème, beaucoup plus difficile, de la « vacuité sémantique ».

* * *

Enfin, M. VANDAMME esquisse une manière de « simuler » dans un automate quelques notions sémantiques, comme celles de « signification » (meaning), « signe » et « dénotation ». On sait que la notion de signification, qui jouait traditionnellement un rôle essentiel dans la théorie du langage, a été récemment violemment critiquée par certains sémanticiens comme Quine ; ce serait une notion psychologique, psychologiquement même très contestable, dont la sémantique doit se débarrasser.

L'exposé très original de M. Vandamme n'est guère susceptible d'être résumé devant cet auditoire. Le texte publié au premier volume des *Actes* contient certaines maladroites ; il doit être corrigé comme suit : page 225, ligne 22, lire : *Signe linguistique* : Toute description d'un imput (ou d'un output introduit en tant qu'imput) ayant une signification. (C'est en effet l'imput, non la description, qui doit avoir une signification.)

¹ Une nouvelle version anglaise plus ample de cette communication a paru dans la revue *Logique et Analyse*, décembre 1966, pp. 372-387.

DISCUSSION

M. N. Mouloud. — Du point de vue des diverses couches du langage, concrètes ou abstraites, objectives, symboliques... entrant dans le processus de la pensée rationnelle, ne pourrait-on pas se référer d'une part à l'expérience du linguiste, qui nous présente le langage plus proche des conditions d'existence, servant à informer, à communiquer, d'autre part à l'expérience du logicien, qui nous définit un langage plus adapté aux tâches du calcul, de la pensée pure? Gagnerions-nous quelque chose à cette comparaison des deux langages?

Le linguiste nous dit que tout langage de communication doit être juste assez réduit pour être commode et juste assez redondant pour éviter toute ambiguïté sur le contenu des messages. A cette condition, valable pour tout langage de connaissance, le logicien ajoute des conditions plus strictes. Un de ses premiers actes est d'organiser systématiquement la distinction des signes, de manière à assurer complètement la distinction des sémantèmes. Il ne se fie pas à notre expression « ou bien » pour désigner un certain rapport qui n'est illustré que par le contexte, mais il distingue la disjonction, l'alternative, la compatibilité, qui sont des opérations précises. Ainsi, il continue d'une certaine manière ce qui est le génie du langage d'information, de communication, en le soumettant à des clauses plus précises, plus strictes.

La comparaison de ces deux langages offre donc un intérêt manifeste.

M. G.-H. de Radkowski. — Je voudrais rectifier la dernière remarque du résumé de ma communication par M. Dopp.

La culture est à la fois langage et matrice du langage. Cela ne veut pas dire que le linguiste soit obligé d'étudier la culture d'abord pour étudier ensuite le langage lui-même. Le champ d'investigation du linguiste est absolument indépendant; il peut constituer un tout en soi, indépendant de la culture elle-même, à laquelle le linguiste ne doit pas nécessairement se référer pour analyser les structures internes de la langue.

La dépendance du langage parlé par rapport à la culture est en revanche très intéressante pour un anthropologue. Car premièrement, le langage transmet l'ensemble de l'expérience *sociale* d'une culture donnée. Deuxièmement, la langue doit son existence à la culture, génératrice de situations, qu'il devient nécessaire d'exprimer, de communiquer. Mais, encore une fois, même si la culture est la matrice du langage parlé, le linguiste n'est pas obligé pour autant d'étudier la culture pour étudier le langage.

M. Dopp. — Je me réjouis de constater qu'il n'y a pas une véritable opposition entre nous, mais une complémentarité de points de vue.

M. N. Mouloud. — Le langage peut être utilisé comme un moyen d'investigation objectif sur des structures sous-jacentes, qui ne sont pas linguistiques ; mais, en tant que normatif, il peut contribuer à la constitution et à l'organisation d'une structure sociale. L'interroger alors, l'étudier de cette manière, c'est avoir chance de saisir la structure sociale elle-même dans son concret, dans sa norme.

M. R. Ruyer. — Je ne suis pas linguiste. Mais je me suis occupé de philosophie biologique et de cybernétique. Le langage humain, malgré sa spécificité, prend naissance à partir du « langage animal ». Les études sur le « langage animal » aboutissent surtout à montrer qu'il est fort différent du langage humain — qu'il est, comme réception et comme émission, à base de stimuli-signaux, c'est-à-dire de déclencheurs — eux-mêmes innés — de comportements instinctifs, alors que le langage humain reçoit, communique, et organise des sens improvisés.

Cependant, si l'on oppose les animaux et les hommes, comme êtres vivants, aux machines, comme instruments de réception et d'émission de messages physiques, l'opposition de l'animal et de l'homme ne paraît plus tellement essentielle. Il y a chez l'animal, comme chez l'homme, volonté et possibilité d'atteindre le sens au-delà des messages physiques, de les lire, de les communiquer, de les utiliser.

J'ai centré ma communication sur le cas précis de la lecture. Les animaux « lisent » des sens, au-delà de la structure des stimuli signaux (dont Tinbergen a montré qu'elle avait un caractère thématique). Ils « lisent », dans les structures perçues, le sens « danger », « nourriture », « congénère », etc. Les cybernéticiens ont beaucoup travaillé la question de la lecture automatique. Lorsque les signes à « lire » par la machine sont étroitement standardisés, lorsque les lettres ou les chiffres, présentés à la machine comme des clés adaptées à des serrures préfabriquées, déterminent un fonctionnement approprié de cette machine, il n'y a pas de difficulté spéciale de réalisation. Avec des lettres de grandeur ou de détails structurels variables, le problème est plus difficile, mais non insoluble. Par divers procédés de balayage, et par l'emploi de « masques »

simplificateurs dégageant des « allures structurales », on peut arriver à faire lire à la machine — difficilement il est vrai — même de l'écriture manuscrite, ce qui paraît imiter le thématisme des stimuli-signaux de la lecture animale. Mais je crois que c'est une imitation inauthentique. L'animal, pas plus que l'homme, ne procède par balayage. Son champ de conscience n'obéit pas aux lois de la physique classique. L'information n'est pas ici corrélative de neguentropie ; l'ordre du sens peut être saisi malgré le désordre du message ; le contexte n'est pas exploré par balayage, il est « présence absolue ». Comme l'homme, l'animal trouve ce qu'il cherche, malgré un désordre de présentation qui déconcerterait une machine. Les linguistes qui prétendent se passer d'un sens irréductible aux structures matérielles des messages, se trompent donc déjà pour ce que l'on pourrait appeler la « sous-linguistique » organique.

M^{me} R.-M. Mossé-Bastide. — On ne parle pas dans ce congrès de Bergson et pour cause : celui-ci a souvent dit du mal du langage, affirmant que le langage trahit parfois la pensée. Or, dans l'article de M. Ruyer, je trouve la notion de balayage, et l'idée que la lecture n'obéit pas au principe de Carnot. Je comprends cela de la manière suivante. Dans la lecture, au lieu qu'il y ait déperdition, il y a une mémoire immédiate de ce qui a été lu au début, de sorte que le sens s'enrichit et apporte une signification toujours croissante. Je rapprocherai cette notion de la durée bergsonienne. Il me semble que Bergson a voulu dire que, par exemple, comprendre une mélodie, ce n'est pas laisser s'écouler chaque instant et entendre une suite de notes juxtaposées, mais conserver dans la mémoire le début de la mélodie, de façon que l'ensemble constitue vraiment un tout. Le sens, la signification, serait cette croissance. Je voudrais demander à M. Ruyer s'il est d'accord avec un tel rapprochement.

M. Ruyer. — Je l'admets très bien, à cette différence près : ce que Bergson dit du temps psychologique est déjà vrai pour l'étendue psychologique. Il n'y a pas opposition. De même que la durée psychologique n'est pas « instant », puis « instant », puis « instant », l'étendue n'est pas « ici », et « ici », et « ici » (l'autre « ici » étant ailleurs). L'étendue visuelle est un domaine immédiatement structuré, un « ici » domanial. L'organisme en général est un « ici domanial », et non ponctuel. De même qu'il est durée domaniale et non pas temps ponctuel, c'est-à-dire « instant », puis « instant », puis « instant ». C'est pourquoi il peut se lire lui-même dans ses sens et peut lire les sens présentés par l'environnement, dans ses parties organiques qui sont modulées par les messages venus de l'extérieur — en d'autres termes, dans ses champs sensoriels. L'animal, comme l'homme, lit les choses comme si elles étaient ses propres organes. Bergson n'a critiqué le langage que dans ses aspects mécanistes, imitables par machine, mais il a souligné le caractère thématique, signifiant, des organes et des organismes, ainsi

que de leur évolution. Sa philosophie biologique n'est donc, en effet, nullement « anti-linguistique ». Qu'un organe vivant ait un « nom » d'organe (et ne soit pas un pur assemblage de molécules), qu'un œil d'Invertébré soit bien un œil comme l'œil des Vertébrés, malgré la grande diversité des dispositions matérielles, cela légitime le rapprochement de la biologie et de la linguistique. Le principe de Carnot ne s'applique ni à l'une ni à l'autre.

M. A. Galimberti. — M. Gochet met d'un côté la vérification empirique du discours, de l'autre la contradiction. Il ajoute cette troisième condition, que le discours ne doit pas être un non-sens. Pour lui, ce troisième principe à respecter n'est pas à proprement parler un « a priori », ce serait bien plutôt une condition « a posteriori » de la possibilité de l'expérience, non pas de sa réalité tout court, car alors, ce principe se confondrait avec la vérification.

Cette thèse offense une sorte de principe du tiers-exclu, qui n'est évidemment pas le tiers-exclu d'Aristote et des logiciens, mais qui est pourtant lui aussi profondément enraciné dans l'intelligence humaine. Il y a pour nous une loi formelle, il y en a une réelle, une troisième n'est pas concevable ; voilà cette sorte de tiers-exclu. Il n'y a pas, en effet, de moyen terme possible entre la structure de l'intelligence et celle des réalités connues : « tertium non datur ».

M. Gochet paraît justement introduire ce « tertium ». Or, une pensée doit d'abord être une pensée, c'est-à-dire qu'elle doit respecter une forme, puis être vraie ou fautive selon qu'elle adhère ou n'adhère pas à la réalité de son objet.

M. Gochet nous répond qu'il y a deux sortes de contradictions : les unes sont implicitement données avec les termes mêmes du discours, les autres, en revanche, sont telles qu'il faut développer le discours pour les rencontrer explicitement. M. Gochet s'inspire, dans sa distinction, de cette analyse structurelle des termes linguistiques qu'est la philosophie analytique. Je ne crois pas que ce cadre puisse rendre justice à sa thèse. Le meilleur sort que celle-ci puisse rencontrer, si elle est développée en cette direction, c'est d'être reconnue seulement comme un détail curieux de la structure pragmatique de nos langues. Il y a certainement des contradictions plus faciles à faire ressortir, il y en a d'autres mieux cachées dans les plis du discours. Pourtant lorsqu'on dit que c'est la langue qui fonde ces différences, ne reconnaît-on pas implicitement qu'elles n'ont rien à voir avec la signification réelle et la non-contradiction ? Alors, si M. Gochet a raison, c'est parce que son observation dépasse les termes mêmes dans lesquels, au pied de la lettre, elle est avancée. Je ne crois pas que la troisième loi de M. Gochet soit vraiment une troisième loi ; je crois que le non-sens est la raison d'être réelle du principe de non-contradiction, et que si cette raison-là d'être n'était pas, ce principe n'existerait pas.

M. Gochet. — M. Galimberti a justement fait remarquer que je situais le problème du non-sens, non pas comme les positivistes logiques sur le plan de la vérifiabilité, mais sur un plan plus syntaxique. Il estime par ailleurs que je mets en danger le principe du tiers-exclu. Je ne crois pas mettre en danger le principe du tiers-exclu en reconnaissant une autre dichotomie (sensé-non sensé) à un niveau antérieur, parce que le problème du sens se pose *avant* que ne se pose le problème de la vérité. Je donne un exemple concret pour fixer les idées : Ryle donne comme exemple d'expression dépourvue de sens : « Liverpool arrive de Manchester. » Si on accepte cet exemple, on devrait également reconnaître comme dépourvue de sens la phrase suivante : « L'Angleterre arrive d'Europe » (prononcée par un Américain sur son territoire). Cette phrase est-elle tellement dépourvue de sens ? Depuis la théorie de la dérive des continents, on est accoutumé à des vues comme celle-là.

Je voudrais montrer qu'il y a moyen d'établir un contact entre certaines recherches phénoménologiques et certaines recherches de l'école analytique par le biais du non-sens. Dans *L'Essence de la Manifestation*, Michel Henry écrit que « la proximité est dérivée par rapport à l'éloignement et non pas l'inverse ». Comment peut-on justifier cela ? Il utilise une sorte de déduction transcendentale pour le prouver. Un analyste pourrait dire que la proximité est dérivée par rapport à l'éloignement, parce que l'éloignement ne doit pas être considéré comme une séparation de ce qui était au départ uni ; il s'agit plutôt d'une relation dyadique (c'est-à-dire binaire) dans les deux cas, et il ne peut pas y avoir de dérivation de l'éloignement par rapport à la proximité, car la dualité ne peut sortir de l'unité, ni le dyadique provenir du monadique.

Le non-sens que j'ai étudié, se situe aux confins du sémantique et du syntaxique ; et Chomsky le montre bien quand il appelle « sémantiquement *mal formées* » (*semantically ill-formed*), des phrases comme « le lait est oublieux ».

M. Mouloud. — Cette notion de contresens sémantique me rappelle une observation de Husserl, et je voudrais demander à M. Gochet s'il s'agit à peu près de la même chose.

Husserl considère des énoncés bien construits en vertu des lois de la syntaxe, mais qui préalablement sont contradictoires, parce que la phénoménologie de l'expérience, du monde, ne les autorise pas. Par exemple : « L'homme est un nombre entier. »

M. Gochet. — Je crois pouvoir répondre par oui à M. Mouloud, mais je me demande s'il faut appeler contradictoire ce genre d'énoncé.

M. Mouloud. — En somme, il faut partir du sens au niveau suffisamment défini par le concept et, ensuite, il peut être question de plausibilité, ou de non-plausibilité ; la question de la vérité arrive au moment où le concept est pleinement effectué, pleinement réalisé.

M. Gochet. — Peut-on définir le non-sens sans se référer à une donnée empirique ? Je crois qu'il y a un rapport entre l'empirique et le sens, puisque j'ai soutenu à la fin de mon travail que la distinction entre sens et non-sens était une distinction empirique. Mais tout le problème se situe sur la question de savoir quel est le rapport entre non-sens et expérience. Il y en a un : le contenu empirique rétroagit sur le sens des découvertes scientifiques et procure du sens aux phrases qui originellement n'en avaient pas, mais cette rétroaction n'est pas l'un des rapports classiques étudiés par la logique. C'est à un effort pour définir ce rapport que je me suis attaché, en m'inspirant surtout du travail de Pap.

M. J. Hyppolite. — Il y a le non-sens et le contresens. Si je me réfère à Husserl, il y a des expressions mal formées qui sont des non-sens, et il y a des expressions contradictoires, dans un certain système, que l'on peut appeler contresens.

Je ne pense pas que pour déterminer le non-sens et le contresens nous puissions partir d'autre chose que d'un problème d'expressions bien ou mal formées et d'expressions conformes ou non à un ensemble. Qu'il y ait ensuite une analogie (ces problèmes d'analogie sont très importants pour les philosophes) où nous puissions parler de non-sens et de sens par rapport à un contexte total d'expérience, je le veux bien. C'est le droit du philosophe de courir des risques et de faire des analogies. Mais quand on définit exactement le non-sens, le contresens et le sens, on s'installe dans un type de langage où l'on définit des expressions bien ou mal formées. Il y a en français des expressions bien formées et des expressions mal formées. Si je dis « caraba », c'est un non-sens. Il y a des expressions qui ne sont pas vraies. Même « un cercle carré » est une expression bien formée, ce n'est pas un non-sens, c'est un contresens par rapport à une certaine logique. Il me semble qu'il faut que nous partions de là, et ensuite nous pouvons poser des problèmes passionnants. Mais ce sont des analogies, et il faut toujours en mesurer le risque. En particulier pour le problème des rapports du langage et de la logique, nous devons énormément à tout ce que la science a apporté et nous pouvons faire des analogies entre la théorie de l'information et les problèmes de communication.

M. Gochet. — Les exemples donnés par M. Hyppolite ne tombent pas dans la catégorie des non-sens que j'ai examinés. Dans le cas du cercle carré, je verrais là une simple contradiction, c'est un concept contradictoire, ce n'est pas un concept dépourvu de sens. D'autre part, M. Hyppolite a donné un exemple de phrase a-grammaticale, c'est-à-dire, de phrase qui n'est même pas une phrase, donc qui n'est pas compréhensible et, comme le disait M. Bochenski, le problème de savoir si c'est un sens ou un non-sens ne se pose même pas puisque ce n'est pas encore une phrase. Enfin M. Hyppolite m'interroge sur les *contresens*.

Je place ceux-ci dans une autre catégorie encore. Ils ne relèvent, dans la terminologie de Morris, ni de la *sémantique*, ni de la *syntaxe*, mais de la *pragmatique*.

M. Gryn timer. — Le non-sens dont parle M. Gochet, peut-il, dans le langage de la vie courante, être pris d'une façon catégorique en dehors de la notion d'intuition, et non pas de la notion d'expérience ? Le vrai et le faux dans le langage courant sont par certains côtés directement liés à la notion d'expérience ; dans ces conditions, que peut ajouter le non-sens s'il est lui-même uniquement lié à la possibilité de l'expérience ? Et s'il est situé dans l'intuition ou dans le psychologique, quels sont les critères qui nous permettent de savoir à partir de quand une proposition peut être considérée comme étant proprement un non-sens ? En revanche, si on le situe strictement au niveau du formel, le non-sens ne se conçoit plus très bien, car alors seuls subsistent le vrai et le faux ou le mal formé et le bien formé.

M. Gochet. — L'intervention de M. Gryn timer suscite le problème suivant : est-ce que le non-sens se situe au niveau psychologique, ou au niveau logique, ou au niveau de l'intuition ou de l'expérience ?

Je crois que je n'ai pas fait appel à la notion d'intuition. Le non-sens n'est pas de caractère psychologique. Je prends un exemple concret : Si je prends une relation dyadique et que je l'interprète comme une propriété, si je construis par exemple comme propriété et non comme relation le prédicat, ou ce qui est dénoté par le prédicat « est proche », et si je dis « une chose est proche » sans donner de complément, je forme un non-sens, parce que cette phrase est incomplète ; de même, si je parle de choses « importantes » en soi, sans préciser par rapport à quoi elles sont importantes. Je ne sais pas qu'il y ait là, dans les exemples que je viens de citer, quoi que ce soit, qui soit lié à l'intuition ou à la psychologie. Dans toutes les langues on reconnaîtra le caractère dépourvu de sens de l'expression « proche » quand elle n'est pas assortie d'un complément. Donc je ne crois pas pouvoir dire que le non-sens est intuitif ou psychologique ; je le répète, il se situe sur le plan de l'expérience, mais toute la question est de savoir quel est le rapport avec l'expérience, puisque cela n'est certainement pas un rapport univoquement orienté d'antérieur à postérieur. Il est certain que le non-sens est antérieur à l'expérience et non l'inverse ; mais alors comment l'expérience peut-elle influencer le non-sens ? c'est là tout le problème.

M. A. Galimberti. — L'ensemble de ce problème remonte à Kant. C'est lui qui commit l'erreur de laisser subsister une loi de possibilité analytique et d'y ajouter une possibilité de loi synthétique ; comme si elles pouvaient être différentes. Après quoi, naturellement, les lois étaient au nombre de trois, parce qu'il y avait aussi celle de l'expérience. C'est ce qu'implicitement répète tout le monde.

M^{me} A. Virieux-Reymond. — M. Gochet aborde en premier lieu le problème du sens et du non-sens, ensuite celui de la vérité. Le problème du sens et du non-sens ne se réfère-t-il pas déjà à l'existence d'une vérité, à la certitude qu'il existe une vérité ? C'est par rapport à l'absolu de la vérité que l'on situe le sens et le non-sens. Ensuite vient la question de la vérification. Il faudrait faire une distinction entre le plan épistémologique dans lequel on se demande si une proposition a un sens ou non, et le plan métaphysique où l'on doit d'abord postuler l'existence d'une vérité avant de se demander si une proposition exprime un sens, un non-sens, ou un contresens. C'est là que s'opposent à mon avis M. Galimberti et M. Gochet. En fait, sinon en théorie, la plupart des logiciens se réfèrent toujours à un système métaphysique sous-jacent, dont ils ne sont pas toujours conscients. Il y a une vérité, un ordre de vérité qui donne sa signification à l'effort par lequel vous décrétez qu'une proposition a un sens ou n'en a pas.

M. Bochenski. — Nous pouvons nous féliciter et féliciter les orateurs de cette table ronde pour une matinée qui, pour moi au moins, a été très agréable et fructueuse. Je vous remercie tous et je lève la séance.